

de la nation entière que ses chefs soient éclairés! Mais peuvent-ils l'être autrement que par des lumières générales? Pourquoi lui cacher des projets dont elle doit être l'objet et l'instrument? Espère-t-on commander aux volontés sans l'opinion, et inspirer le courage sans la confiance? Les vraies lumières sont dans les écrits publics, où la vérité se montre à découvert, où le mensonge craint d'être surpris. Les mémoires secrets, les projets particuliers ne sont guère que l'ouvrage des esprits adroits et intéressés qui s'insinuent dans les cabinets des administrateurs par des routes obscures, obliques et détournées. Quand un prince, un ministre s'est conduit par l'opinion publique des gens éclairés, s'il éprouve des malheurs, ni le ciel ni la terre ne peuvent lui reprocher. Mais des entreprises faites sans le conseil et le vœu de la nation, des événemens amenés à l'insu de tous ceux dont on expose la vie et la fortune, qu'est-ce autre chose qu'une ligue secrète, une conjuration de quelques individus contre la société entière? Jusqu'à quand l'autorité se croira-t-elle humiliée, en s'entretenant avec les citoyens? jusqu'à quand témoignera-t-elle aux hommes assez de mépris pour ne pas chercher même à se faire pardonner ses fautes?

Qu'est-il arrivé de la catastrophe où tant de sujets, tant d'étrangers ont été sacrifiés à l'illusion du ministère français sur la Guyane? C'est

qu'on a décrié cette malheureuse région avec tout l'excès que le ressentiment du malheur ajoute à la réalité de ses causes. Heureusement les observations de quelques hommes éclairés nous mettent en état de débrouiller le chaos.

Cette vaste contrée, qu'on décora du magnifique nom de *France équinoxiale*, n'appartient pas tout entière à la cour de Versailles, comme elle en eut autrefois la prétention. Les Hollandais, en s'établissant au nord, et les Portugais au midi, ont resserré les Français entre la rivière de Marony et celle de Vincent Pinçon, ou d'Oyapock, ce qui forme encore un espace de plus de cent lieues.

Les mers qui baignent cette longue côte sont faciles, ouvertes, débarrassées de tous les obstacles qui pourraient gêner la navigation. On n'y voit que les deux îles du Salut, à trois lieues de la terre-ferme. Comme elles ne sont séparées que par un canal de quatre-vingts toises, il serait aisé de les joindre; et, après leur union, elles formeraient un abri suffisant pour les plus grands vaisseaux. La nature a tellement disposé les choses, qu'il n'en coûterait que peu pour rendre ce poste imprenable, avec les matériaux qui se trouvent sur les lieux mêmes. De ce port, couvert de tortues une partie de l'année, et placé au vent de l'archipel américain, une escadre pourrait, durant la guerre, voler en sept ou huit jours au secours des possessions nationales, ou aller attaquer celles des puissances ennemies de la France.

x.
Idée qu'il
faut se former
des côtes
et du sol de
la Guyane.

Nul danger n'est à craindre dans ces parages. Les vents sont généralement favorables pour approcher, autant et si peu qu'on veut, des côtes. Si, ce qui est infiniment rare, leur ordre est interverti, ou qu'il survienne quelque calme, on a la ressource de mouiller partout sur un fond excellent.

Ces avantages sont malheureusement accompagnés de quelques inconvéniens. Des courans rapides s'opposent à l'arrivée des navigateurs. Si, pour les éviter, on approche trop près de la terre, l'eau manque presque partout. On n'en trouve pas même à l'embouchure des rivières, qui ne peuvent recevoir que de très-petits bâtimens. Celle d'Aprouague est la seule qui en ait douze pieds. Là, échoués sur une vase molle, les navires peuvent se livrer sans inquiétude à toutes les réparations dont ils ont besoin. Cependant il leur convient de s'expédier fort vite, parce que les vers, les eaux bourbeuses, les pluies et les chaleurs y détruisent en fort peu de temps les vaisseaux les mieux construits, les mieux équipés.

Dans cette région, quoique voisine de l'équateur, le climat est très-supportable. Cette température peut être attribuée à la longueur des nuits, à l'abondance des brouillards et des rosées. Dans aucun temps on n'éprouve à la Guyane ces chaleurs étouffantes si ordinaires dans tant d'autres contrées de l'Amérique.

Malheureusement pendant les six premiers mois de l'année, et quelquefois plus long-temps, cette colonie est abîmée par des déluges d'eau. Ces pluies surabondantes dégradent les lieux élevés, inondent les plaines, pourrissent les plantes, et suspendent souvent les travaux les plus pressés. La végétation est alors si forte, qu'il serait impossible de la retenir dans de justes bornes, quelque nombre de bras qu'on employât pour la combattre. A cette calamité en succède une autre; c'est une longue sécheresse qui ouvre la terre et qui la calcine.

Les opinions sur le sol de la Guyane se contrariaient très-long-temps. Il est aujourd'hui connu que c'est le plus souvent un tuf pierreuse, recouvert de sables et du débris de quelques végétaux. Ces terres sont d'une exploitation facile: mais leur produit est toujours très-faible, et il cesse même après cinq ou six ans. Le cultivateur est alors réduit à faire de nouveaux défrichemens, qui ont toujours le sort des premiers. Ceux mêmes qui sont exécutés dans quelques veines d'un sol plus profond, qu'on trouve par intervalles, n'ont pas une longue durée, parce que les pluies répétées qui tombent en torrens dans cette région ont bientôt entraîné les sucres qui pouvaient les fertiliser.

Ce fut sur ces maigres campagnes que s'établirent les premiers Français qu'une fatale destinée poussa dans la Guyane. Les générations qui

les remplacèrent cherchèrent partout des terrains plus féconds, sans en jamais trouver. Inutilement le fisc fit successivement de grands sacrifices pour améliorer cette colonie. Ses dépenses furent inutiles, parce qu'elles ne pouvaient pas changer la nature des choses. L'exemple des Hollandais qui, après avoir aussi languï dans le voisinage sur les terres hautes, avaient enfin prospéré sur des plantations formées dans des marais desséchés avec des travaux immenses, cet exemple ne faisait aucune impression. Enfin M. Mallouet, chargé de l'administration de ce misérable établissement, exécuta lui-même ce qu'il avait vu pratiquer à Surinam; et l'espace qu'il avait comme ravi à l'Océan ne tarda pas à se couvrir de riches productions.

Si cette expérience a un jour les suites qu'elle doit avoir, ce sera sur des plages formées par la dégradation des montagnes et par la mer que seront désormais établies les plantations. Il faudra dessécher des marais, creuser des canaux, élever des digues : mais pourquoi les Français craindraient-ils d'entreprendre ce qu'ils voient si heureusement exécuté sur leurs frontières? Pourquoi la cour de Versailles se refuserait-elle à encourager par des avances et des gratifications des défrichemens vraiment utiles? Des défrichemens! Voilà des conquêtes sur le chaos à l'avantage de tous les hommes, et non pas des provinces qu'on dépeuple et qu'on dévaste pour s'en emparer; qui

coûtent le sang de deux nations pour n'en enrichir aucune; qu'il faut garder à grands frais et couvrir de troupes pendant des siècles avant de s'en promettre la paisible possession.

Tout invite le ministère de France au parti qu'on ose lui proposer. Dans la Guyane, les feux souterrains, si communs dans le reste de l'Amérique, sont actuellement éteints. On n'y éprouve jamais de tremblement de terre. Les ouragans n'exercent pas leurs ravages sur ses côtes. Son accès est rempli de tant de difficultés, qu'on peut prédire qu'elle ne sera pas conquise. Les îles françaises, au contraire, déjà prises une fois, attirent les regards et sollicitent la cupidité d'une nation vivement aigrie de leur restitution. Son chagrin fait présumer qu'elle sera toujours disposée à réparer par la force des armes le vice de ses négociations. La confiance bien fondée qu'elle a dans sa marine ne tardera pas peut-être à la précipiter dans une nouvelle guerre pour reprendre ce qu'elle a rendu, pour étendre plus loin ses usurpations. Si la fortune secondait encore ses efforts; si un peuple encouragé par des victoires dont les citoyens recueillent seuls tout l'avantage l'emportait toujours sur une nation qui ne combat que pour ses rois, ce serait du moins une grande ressource que la Guyane, où l'on cultiverait toutes les productions dont l'habitude a donné le besoin, et pour lesquelles il faudrait payer un énorme tribut à l'étranger, si

les colonies nationales ne pouvaient les fournir.

Le dessèchement des côtes de la Guyane exigerait des travaux longs et difficiles. Où prendre les bras nécessaires pour l'exécution de cette entreprise ?

xi.
Quels bras
pourra-t-on
destiner aux
cultures dont
la Guyane est
susceptible ?

On crut en 1763 que les Européens y seraient très-propres. Douze mille furent la victime de cette opinion. La mort n'épargna qu'une soixantaine de familles allemandes ou acadiennes. Elles s'établirent sur le Sinamary, qui leur offrait des bords qui ne sont jamais inondés par la mer, quelques prairies naturelles, et une grande abondance de tortues. Cette faible peuplade augmente et vit heureuse le long de ce fleuve. La pêche, la chasse, l'éducation des troupeaux, la culture d'un peu de riz et de maïs, telles sont ses ressources. Quelques spéculatifs ont voulu conclure de cet exemple que les blancs pourraient cultiver la Guyane ; mais ils n'ont pas fait réflexion qu'on ne fondait des colonies que pour obtenir des productions vénales, et que ces productions exigent des soins plus suivis et plus fatigans que ceux auxquels on se livre sur les rives du Sinamary.

Les naturels du pays pourraient, dit-on, opérer sans inconvénient ce qui est destructeur pour nous. Ces sauvages étaient assez multipliés sur la côte lorsqu'elle fut découverte. La férocité européenne en a si fort diminué le nombre, qu'il n'y en reste pas actuellement plus de quatre ou cinq cents en

état de porter les armes. Mais quelques aventuriers qui ont pénétré depuis peu dans l'intérieur des terres y ont découvert beaucoup de petites nations, toutes plus barbares les unes que les autres. Partout ils ont aperçu l'oppression des femmes, des superstitions qui empêchent la multiplication des hommes, des haines qui ne s'éteignent que par la destruction des familles et des peuplades, l'abandon révoltant des vieillards et des malades, l'usage habituel des poisons les plus variés et les plus subtils, cent autres désordres dont la nature brute offre trop généralement le hideux tableau. Cependant le voyageur est accueilli avec respect, secouru avec la générosité la plus illimitée et la plus touchante simplicité. Il entre dans la cabane du sauvage, il s'assied à côté de sa femme et de ses filles nues, il partage leurs repas. La nuit il prend son repos sur un même lit. Au jour, on le charge de provisions, on l'accompagne assez loin sur sa route, et l'on s'en sépare avec les démonstrations de l'amitié. Mais cette scène d'hospitalité peut devenir sanglante en un moment. Ce sauvage est jaloux à l'extrême, et, au moindre signe de familiarité qui l'alarme, on serait égorgé.

Il faudrait commencer par assembler ces peuples toujours errans. Quelques présens de leur goût, distribués à propos, rendraient cette première opération facile. On éviterait avec la plus scrupuleuse attention de réunir dans le même lieu

celles de ces nations qui ont les unes pour les autres une aversion insurmontable.

Ces peuplades ne seront pas formées au hasard. Il conviendra de les distribuer de manière à se procurer des facilités pour pénétrer dans l'intérieur du pays. A mesure que ces établissemens acquerront des forces, ils fourniront des facilités pour établir des habitations nouvelles.

Jusqu'ici aucune considération n'a pu fixer ces Indiens. La plus sûre voie pour y réussir serait de leur distribuer des vaches, qu'ils ne pourraient nourrir qu'en abattant des bois et en formant des prairies. Les légumes, les arbres fruitiers dont on enrichirait leur demeure seraient un moyen de plus pour prévenir leur inconstance. Il est vraisemblable que ces ressources qu'ils n'ont jamais connues, les dégoûteraient, avec le temps, de la chasse et de la pêche, qui sont actuellement les seuls soutiens de leur misérable et précaire existence.

Un préjugé bien plus funeste resterait à vaincre. Il est généralement établi chez ces peuples que les occupations sédentaires ne conviennent qu'à des femmes. Cet orgueil insensé avilit tous les travaux aux yeux des hommes. Un missionnaire intelligent ne perdrait pas son temps à combattre cet aveuglement. Il ennoblirait la culture en travaillant lui-même avec les enfans, et il réussirait par ce noble et heureux stratagème à donner aux jeunes gens des mœurs nouvelles. Peut-être

parviendrait-on à vaincre l'indolence des pères mêmes, si l'on savait leur donner des besoins. Il n'est pas sans vraisemblance qu'ils demanderaient à la terre des productions pour les échanger contre des marchandises dont l'usage leur serait devenu nécessaire.

Ce but salutaire s'éloignerait infiniment, si l'on assujettissait les sauvages réunis à une capitation et à des corvées, comme se le sont permis les Portugais et les Espagnols sur les bords de l'Amazone, de Rio - Négro et de l'Orénoque. Il faut que ces peuples aient joui pendant des siècles des bienfaits de la civilisation avant d'en porter les charges.

Cependant, après cette révolution heureuse, la Guyane ne remplirait encore que très-imparfaitement les vues étendues que peut avoir la cour de Versailles. Jamais les faibles mains des Indiens ne feront croître que des denrées de valeur médiocre. Pour obtenir de riches productions, il faudra recourir nécessairement aux bras nerveux des nègres.

On craint la facilité qu'auront ces esclaves pour désertir de leurs ateliers. Ils se réfugieront, ils s'attrouperont, ils se retrancheront, dit-on, dans de vastes forêts, où l'abondance du gibier et du poisson rendra leur subsistance aisée, où la chaleur du climat leur permettra de se passer de vêtement, où les bois propres à faire des arcs et des flèches ne leur manqueront jamais. Cent d'entre eux avaient pris ce parti il y a cinquante ans. Les

troupes envoyées pour les remettre sous la chaîne furent repoussées. Cet échec faisait craindre une désertion générale. La colonie entière était consternée. On ne savait à quoi se résoudre, lorsqu'un missionnaire part, suivi d'un seul noir, arrive à l'endroit où s'était livré le combat, dresse un autel, appelle les déserteurs, leur dit la messe, les harangue, et les ramène tous, tous sans exception, à leurs anciens maîtres. Mais les jésuites qui avaient mérité et obtenu la confiance de ces malheureux ne sont plus dans la colonie, et leurs successeurs n'ont montré ni la même activité, ni une connaissance égale du cœur de l'homme. Cependant il ne serait peut-être pas impossible de prévenir l'évasion de ces infortunées victimes de notre cupidité en rendant leur condition supportable. La loi de la nécessité, qui commande même aux tyrans, prescrira dans cette région une modération que l'humanité seule devrait inspirer partout.

xii.
Avant de
jeter des ca-
pitaux dans
la Guyane, il
convient
d'examiner
si la colonie
est bien or-
ganisée; il
en faut ré-
gler les li-
mites.

Ce nouvel ordre de choses engagera le gouvernement dans des dépenses considérables. Avant de s'y livrer, il examinera si la colonie a eu jusqu'à notre âge l'organisation qui devait la faire prospérer, et si Cayenne est le lieu le plus convenable pour être le chef-lieu d'un grand établissement. C'est notre opinion; mais d'habiles gens pensent le contraire, et leurs raisons doivent être discutées.

Ces vues peuvent être excellentes sans que les

avantages en aient été plus tôt aperçus, et il ne faut pas s'en étonner. Les choses sont quelquefois d'une difficulté qui ne peut être surmontée que par l'expérience ou par le génie. Mais l'expérience, qui marche à pas lents, demande du temps; et le génie, qui, semblable aux coursiers des dieux, franchit un intervalle immense d'un saut, se fait attendre pendant des siècles. A-t-il paru, il est repoussé ou persécuté. S'il parle, on ne l'entend pas. Si par hasard il est entendu, la jalousie traduit ses projets comme des rêves sublimes, et les fait échouer. L'intérêt général de la multitude suppléerait peut-être à la pénétration du génie, si on le laissait agir en liberté; mais il est sans cesse contrarié par l'autorité dont des depositaires ne s'entendent à rien, et prétendent ordonner de tout. Quel est celui qu'ils honoreront de leur confiance et de leur intimité? C'est le flatteur impudent qui, sans en rien croire, leur répétera continuellement qu'ils sont des êtres merveilleux. Le mal se fait par leur sottise, et se perpétue par une mauvaise honte qui les empêche de revenir sur leurs pas. Les fausses combinaisons s'épuisent avant qu'ils aient rencontré les vraies, ou qu'ils puissent se résoudre à les approuver après les avoir rejetées. C'est ainsi que le désordre règne par l'enfance des souverains, l'incapacité ou l'orgueil des ministres, et la patience des victimes. On se consolait des maux passés et des maux présents, si l'avenir devait changer cette destinée;

mais c'est une espérance dont il est impossible de se bercer. Et si l'on demandait au philosophe à quoi servent les conseils qu'il s'opiniâtre d'adresser aux nations et à ceux qui les gouvernent, et qu'il répondit avec sincérité, il dirait qu'il satisfait un penchant invincible à dire la vérité, au hasard d'exciter l'indignation, et même de boire dans la coupe de Socrate.

Avant de prendre sur la Guyane une résolution finale, il conviendra de fixer les bornes encore incertaines de cette colonie. Au nord, les Hollandais voudraient bien étendre les frontières de Surinam jusqu'aux bords du Sinamary : mais le poste militaire que la cour de Versailles a fait établir depuis long-temps sur la rive droite du Marony paraît avoir anéanti sans retour cette prétention ancienne. Du côté du midi, les difficultés sont moins aplanies. L'Amazone fut autrefois incontestablement la borne des possessions françaises, puisque, par une convention du 4 mars 1700, les Portugais s'obligèrent à démolir les forts qu'ils avaient élevés sur la rive gauche de cette rivière. A la paix d'Utrecht, la France, qui recevait la loi, fut forcée de céder la navigation de ce fleuve avec les terres qui s'étendent jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, ou de l'Oyapock. Lorsque le temps fut venu d'exécuter le traité, il se trouva que ces deux noms, employés comme synonymes, désignaient dans le pays, ainsi que sur les anciennes cartes, deux rivières éloignées

l'une de l'autre de trente lieues. Chacune des deux cours voulut tourner cette erreur à son avantage, celle de Lisbonne s'étendit jusqu'à l'Oyapock, et celle de Versailles jusqu'à Vincent Pinçon. On ne put convenir de rien, et les terres contestées sont restées désertes depuis cette époque assez reculée.

On n'aura pas la présomption de s'ériger en juge de ce grand procès. L'unique observation qu'on se permettra de faire, c'est que le but de la cession exigée par le Portugal a été de lui assurer la navigation exclusive de l'Amazone. Or les sujets de cette couronne jouiront paisiblement de cet avantage en éloignant les limites des possessions françaises de vingt lieues seulement, et jusqu'à la rivière de Vincent Pinçon, sans qu'il soit nécessaire de les reculer de cinquante jusqu'à l'Oyapock.

Tout est à faire dans la Guyane, quoique depuis 1768 elle ait eu sans interruption le privilège de communiquer librement avec toutes les nations; faveur dont ont été constamment privées les autres colonies françaises plus ou moins anciennement formées dans les Indes occidentales. On ne voit à Cayenne même qu'une trentaine de plantations, presque toutes misérables. Le continent est dans un plus grand désordre encore que l'île. Les habitations y changent souvent de place. Des déserts immenses les séparent. Placées à une grande distance du marché général, elles man-

xiii.
État actuel
de la Guyane
française.